



Photos: François TEFNIN

# L'école aux quotidiens



La Libre BELGIQUE

29/03/2007

## LA LITTÉRATURE: POUR QUOI FAIRE?

Faut-il "d'abord utiliser la littérature pour apprendre des concepts, ou bien en dégager du sens pour notre vie?". Telle est la question que se pose **Jean-Louis DUFAYS**, professeur à l'UCL, dans une carte blanche. Il signale qu'en Belgique, la pédagogie des compétences a "renforcé la dimension technique et conceptuelle de l'enseignement de la littérature", avec une ambition dont il interroge le caractère prématuré. Pour J.-L. DUFAYS, il s'agit surtout de lire un certain nombre d'œuvres fondamentales, pour en tirer du sens, mais aussi de prendre appui sur ces grands textes pour apprendre à se situer dans l'ensemble du territoire littéraire... C'est pour lui la meilleure façon d'aider les élèves à tirer un maximum d'intérêt de leurs lectures et à percevoir le sens et l'utilité de l'enseignement de la littérature.

### Et vous, qu'en dites-vous?

■ **Jean-Luc VANSCHEPDAEL**, responsable du secteur Français à la FESec (Fédération de l'enseignement secondaire catholique):

"La littérature devrait, comme le souligne **T. TODOROV** dans son dernier essai (*La littérature en péril*, 2007), «nous faire mieux

comprendre le monde» et «nous aider à vivre». Elle est, en effet, un formidable réservoir de sens où trouver des réponses aux questions existentielles. Elle fournit l'occasion aux élèves de se découvrir et d'aller à la rencontre de l'Autre par la lecture. Encore faut-il ménager des conditions d'accès de tous à celle-ci. L'approche par compétences a eu le grand mérite de réorienter l'enseignement de la littérature vers la lecture, la construction de sens par le sujet lecteur. Ce dernier était le grand absent des précédents programmes qui instrumentalisaient largement la littérature en un ensemble de méthodes d'analyse ou de concepts. Cet excès de formalisme et de technicité dont TODOROV fait le procès a eu pour effet de détourner des élèves de la littérature. Le premier objectif aujourd'hui est de former des lecteurs, des amateurs de littérature. Objectif déjà difficile, dans la mesure où la lecture est loin d'être une pratique communément partagée par tous nos élèves et où leurs compétences en la matière sont souvent déficitaires. Tous nos programmes

de français font de la «lecture littéraire» une des cinq ou six compétences centrales du cours. Celle-ci est définie en termes de construction de sens, d'appréciation personnelle et de partage de lecture. L'accent est mis sur une lecture à la fois «participative» et «distanciée», sur les «conflits» interprétatifs. Les outils d'analyse sont proposés à titre de moyens au service de la lecture, et non de fins.

Dans la foulée de **P. BAYARD** (*Comment parler des livres qu'on n'a pas lus*, 2007), J.-L. DUFAYS propose la connaissance de «grandes œuvres» comme autant de balises d'une cartographie générale du champ littéraire. Mais quelles «grandes» œuvres choisir? Selon quels critères? Combien? Le Référentiel de compétences terminales en français s'est livré à ce délicat exercice dans une liste indicative. Celle-ci propose près d'une... centaine de titres et d'auteurs. Cet objectif «encyclopédique» est-il réaliste à moins de réduire les œuvres à «l'un ou l'autre extrait bien choisi» ou à «une simple information», comme le suggère le

Référentiel? N'est-ce pas justement encourir le risque «d'utiliser la littérature pour illustrer des concepts» dénoncé par TODOROV? Cela aide-t-il les élèves «à percevoir le sens et l'utilité de l'enseignement de la littérature», comme le suggère J.-L. DUFAYS? La littérature ne peut se confondre avec un discours sur les œuvres qui ferait l'économie de l'expérience de celles-ci. La culture n'est pas seulement une question d'«avoir» mais aussi de «faire».

L'approche de la littérature peut aussi donner à l'élève l'occasion d'élargir le champ de ses pratiques culturelles. C'est le pari du programme du 3<sup>e</sup> degré qui propose d'aborder certaines œuvres prototypiques sous plusieurs éclairages croisés afin de construire une représentation complexe - et non unique - de l'art ou de la littérature: la littérature comme patrimoine pour saisir les filiations qu'entretient la culture contemporaine avec les textes du passé, la littérature comme histoire des formes et comme lieu du jeu avec les normes pour appréhender son évolution dans sa manière d'explorer le langage et d'y représenter le monde, la littérature comme fonctionnement social pour comprendre pourquoi certaines œuvres sont reconnues et consacrées... Dans ces approches, l'élève devrait trouver des réponses aux questions de sens et de valeur qu'il pose à l'art et à la littérature dès qu'il est confronté à des œuvres du passé ou du présent s'écartant des canons habituels. Est-ce là, comme l'affirme J.-L. DUFAYS, «une ambition prématurée»? ■

## LE SOIR

16/04/2007

### QUAND L'ÉCRAN FAIT COURS...

Une université accueillant 1.200 étudiants sans disposer du moindre local... C'est possible! Une "Cyber Université" vient en effet d'être inaugurée au Japon. Quasi entièrement informatisée, tout s'y passe par Internet, y compris les examens. Et ce n'est pas un cas isolé. La virtualisation de l'enseignement existe, en fait, depuis plusieurs années. De nombreuses universités utilisent l'enseignement en ligne, comme par exemple les Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur qui ont créé un

"web campus" mettant à disposition des élèves 33% des cours dispensés "en vrai". Il reste donc ici une dimension physique à l'enseignement. Selon **Marc ROMAINVILLE**, responsable du service de pédagogie universitaire à Namur, il est positif que l'e-learning se développe de plus en plus, mais il rappelle que l'enseignement est un processus humain qui a besoin de contacts. Pour lui, il ne peut se faire entièrement à distance.

### Et vous, qu'en dites-vous?

■ **Marcel LEBRUN**, de l'Institut de Pédagogie universitaire et des Multimédias de l'UCL (IPM):

"L'université à distance, cela existe depuis longtemps! Ce qui est nouveau dans ce cas au Japon, c'est que cela repose intégralement sur des outils de technologie de l'information et de la communication. Pour ma part, le «complètement à distance» me fait froid dans le dos! Il y a déjà eu auparavant des tentatives où enseignants et étudiants ne se voyaient jamais, mais le constat a toujours été que, sans aucun contact direct, les protagonistes s'en trouvaient démotivés. On a montré des taux énormes d'abandon, de 70-80%! Par contre, dans les universités où il existe des tutorats, des moyens d'interactions entre enseignants et étudiants et des rencontres présentes, on remarque un meilleur rendement dans l'apprentissage.

L'IPM a, de son côté, pour objectif la formation des enseignants de l'université, en mettant à leur disposition des formations pédagogiques et technologiques ainsi que des services de soutien à l'enseignement. C'est, avant tout, un institut de services. Au niveau de la cellule des technologies éducatives, dont je fais partie, on s'intéresse à la manière d'utiliser les technologies dans l'enseignement, de donner un feedback régulier aux étudiants, etc. Nous mettons aussi à leur disposition un laboratoire multimédia. En termes d'e-learning, nous avons créé **Claroline**<sup>1</sup>, une plate-forme d'enseignement et d'apprentissage. L'objectif est de se mettre plutôt du côté de l'apprenant, qui utilise les techniques de l'information et de la communication. La plate-forme met à disposition un intégrateur web, sur lequel les enseignants peuvent stocker des documents ou des exercices à l'attention des étudiants. Cela permet

aussi que se nouent des collaborations entre étudiants...

L'idéal est donc un mélange d'enseignement traditionnel et d'enseignement en ligne, où l'enseignant prend le meilleur des deux mondes. L'enseignement et l'apprentissage sont d'abord une affaire de relations entre des personnes. Il y a deux clefs: la motivation et l'interaction. Il faut profiter des technologies pour tout ce qu'elles apportent en plus et garder une partie plus relationnelle".

■ **Thomas DE PRAETERE**, collaborateur chez Dokeos<sup>2</sup>:

"Je pense que dans bien des écoles et bien des universités, je n'utiliserais pas l'expression «enseignement à distance». Je préfère le terme apprentissage à enseignement, car il recentre la question sur l'activité de celui qui apprend. Ensuite, le besoin des écoles n'est pas de résoudre un problème de distance. Je pense qu'il s'agit plus modestement du même apprentissage qu'avant, à l'école, dans la classe, à la maison, sur Internet. Il y a 10 ans, on pensait que l'école allait peut-être devenir virtuelle et l'apprentissage se dérouler à distance.

Aujourd'hui, les choses sont revenues à une plus juste proportion, l'école s'enrichit de composantes d'interaction par le web. Les avantages de cette nouvelle composante sont à décliner en fonction de l'analyse pédagogique. Qu'apprend-on? Qui apprend? Quel est le niveau de ceux qui apprennent? Etc. En fonction des réponses, se dégage ou non la pertinence de greffer aux activités des composants web. À l'École européenne par exemple, Jacques DELMAS utilise Dokeos pour faire collaborer les élèves de différentes classes et de différentes langues dans la rédaction, la critique, la correction et l'analyse de journaux de bord - ou de journaux tout court - qui sont ensuite publiés sur le site web de l'école. Personne n'est à distance. Les activités se font en classe, mais le web sert de support à une interaction entre deux classes distinctes et comme motivation à un travail sur l'écrit et sur la traduction". ■

TÉMOIGNAGES RECUEILLIS PAR

BRIGITTE GERARD

1. [www.claroline.net](http://www.claroline.net)

2. Société belge issue d'une recherche effectuée par les universités de Louvain-la-Neuve, Bruxelles et Gand et active dans le domaine de l'e-learning - [www.dokeos.com](http://www.dokeos.com)